

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 35 (1897)
Heft: 27

Artikel: La cérémonie du mariage
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-196340>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
PALUD, 24, LAUSANNE

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bième, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Quelle est la plus petite commune de la Suisse ?

Les journaux nous ont annoncé dernièrement que tous les syndics des chefs-lieu de canton et des villes comptant plus de 10,000 habitants seront convoqués à une conférence qui aura lieu à Berne au mois d'octobre prochain. Au nombre des questions qui y seront traitées figurent celle des tramways et celle de la police des étrangers. — On aurait pu, ce nous semble, y ajouter la question des eaux et des forces motrices, pour alléger un peu la besogne des autorités communales de Lausanne.

Tous les syndics à la tête d'une population inférieure à 10,000 âmes ne pourront donc pas prendre part à cette réunion. La mesure nous paraît par trop restrictive ; car s'il est une localité que ces questions intéressent tout particulièrement, c'est bien le cercle de Montreux. Eh bien, les syndics des trois communes qui le composent (les Planches, le Châtelard et Veytaux) n'auront pas l'honneur d'être convoqués à la conférence de Berne, la population du cercle tout entier ne comptant que 9,500 habitants. Il en sera de même pour Vevey, Yverdon, Morges et d'autres villes. Lausanne seule y représentera le canton de Vaud.

Nous n'avons pas l'intention de faire ici une comparaison qui ne se justifierait pas, mais cette conférence nous a remis en mémoire le grand banquet des maires de France, à Paris, lors de l'Exposition de 1889. A cette occasion, on se préoccupa de savoir quelle était la plus petite commune représentée, afin de convier son maire à prendre la tête du défilé et à s'asseoir à la table d'honneur, à côté du président du Conseil municipal de Paris. C'était le meilleur moyen de donner une idée de la fraternité générale qui réunissait d'anneau en anneau la plus humble bourgade à la capitale française. Or, l'enquête démontre que c'est au maire de Morteau que l'invitation devait être adressée.

Morteau était à ce moment-là une commune d'une vingtaine d'habitants. En 1875, elle n'en avait pas plus de dix-huit. S'il faut s'en rapporter à l'Almanach Bottin, le chiffre de sa population est maintenant de 22 habitants.

A ce propos, nous serions curieux de savoir quelle serait, dans un banquet semblable, en Suisse, la commune dont le premier magistrat aurait le même honneur que le maire de Morteau. En d'autres termes, quelle est la plus petite commune de la Suisse ?...

La garde des Alpes.

La librairie Hachette vient de publier un ouvrage éminemment populaire, sous le titre : *Lectures pour tous*. C'est un supplément à l'Almanach Hachette, pour 1897, qui se présente aux lecteurs sous une forme très attrayante, avec, dans le texte, de nombreuses et jolies gravures. Il contient vingt-quatre articles tous inédits, intéressants et variés et qui constituent une excellente lecture de famille. Nous extrayons les lignes qui suivent d'un de ces articles, intitulé : *La garde des Alpes*. Il s'agit ici des troupes alpines de France et d'Italie :

Rédaction et abonnements.

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS », LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50 ; six mois, fr. 2,50.
ETRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

» En maints endroits de la frontière, les postes alpins français sont extrêmement rapprochés des positions occupées toute l'année par les alpins italiens ; les sentiers de crête suivent parfois la ligne de démarcation entre la France et l'Italie, de telle sorte que des détachements des deux armées passent à faible distance l'un de l'autre, clairons sonnant, fanion déployé.

» Il résulte souvent de ce voisinage un échange de relations amicales, bien naturelles d'ailleurs entre braves gens qui n'ont aucun motif de s'en vouloir, et que rapproche au contraire la similitude de travaux, de fatigues et de dangers.

» Souvent, au milieu d'une de ces superbes prairies qui, aux environs des cols, jettent une note gaie dans la sombre couleur des roches amoncelées, le touriste rencontre une compagnie alpine faisant sa grande halte.

» Une sentinelle garde les faisceaux et la ligne des sacs. En arrière, des groupes pittoresques se forment ; une escouade se rend à la source voisine remplir les bidons ; les cuisiniers préparent le café ; la fumée bleutâtre s'élève en spirales assombrissant un instant l'atmosphère pure de la montagne ; un loustic imite le sifflement de la marmotte, pendant qu'au piquet les mulets débâties poussent des braiments de satisfaction.

» La nappe des officiers est installée à deux pas de la frontière ; et, si le hasard amenait dans ces parages un détachement d'alpini ou de bersaglieri italiens, les troupes des deux pays pourraient déjeuner ensemble sans quitter leur territoire national. Au col du Petit-Saint-Bernard, lorsqu'un des officiers français en tenue s'approche de la ligne de démarcation qu'il lui est d'ailleurs formellement interdit de franchir, il voit parfois surgir de derrière une roche les carabiniers gardiens de la vallée d'Aoste qui, moyennant une légère rétribution, lui versent par-dessus la frontière un verre d'asti spumante, le champagne du Piémont.

» A ces hauteurs, on le voit, les rapports ne sont pas aussi tendus qu'on pourrait le croire. »

Comment se font les couronnes d'immortelles.

Bandol-les-Bains, mignonne cité du midi de la France, sur la Méditerranée, est devenu célèbre par ses immortelles jaunes, que son territoire produit en abondance. Le *Petit Marseillais* publie sur cette localité une intéressante correspondance à laquelle nous empruntons ces quelques détails :

» La ville entière, de Bandol, n'est qu'un riant atelier où à peu près toutes les femmes du pays travaillent la fleur des morts. Sur le devant des portes, sur les trottoirs, au bord des balcons et des terrasses, sur le quai, entre les filets, le long des parapets, entre les éventails des palmiers, dans les vitrines des boutiques, aux corniches des croisées, partout on ne voit que des paquets d'immortelles qui séchent au soleil.

» Les ateliers sont pleins de fraîcheur et de gaîté ; les ouvrières les ont tapissés de gravu-

res où tout se couvoie dans une familiarité amusante : le patriotisme, les contes de Perrault, les portraits de famille, les dernières modes, les chansons nouvelles, les affiches industrielles et les épisodes tragiques ou comiques de la vie moderne donnés par les journaux illustrés. Ces intérieurs d'ateliers sentent le bonheur calme et sincère. Les ouvrières, jeunes pour la plupart, — il y en a de treize ans à peine — forment des groupes agréables et semblent, tant elles sont souriantes, exécuter plutôt un jeu qu'un labeur.

» Pour faire si vite et si bien tant de couronnes, il faut l'agilité délicate, la souplesse patiente des doigts féminins. C'est miracle de voir avec quelle rapidité la fleur est détachée de sa tige, mise à la bouche de l'ouvrière pour être humectée et assouplie, placée ensuite sur le paillon et assujettie par le fil. A peine la voit-on passer, c'est un travail de prestidigitation charmant. Quand la couronne est de deuxième grandeur, l'ouvrière se la passe au cou ; les plus grosses sont suspendues à une corde, l'ouvrière alors travaille debout. L'ouvrage se mesure et se paie au diamètre. Les couronnes commencent à dix-sept centimètres et ne vont généralement pas au delà de deux mètres (toujours de diamètre, bien entendu).

» Ces dernières sont phénoménales et ne s'exécutent que sur commande. On en fit de cette dimension pour la mort de Gambetta, Mac-Mahon, Paul Bert, Carnot. Le client, dans ces circonstances, est ordinairement pressé ; alors cinq ou six ouvrières se mettent à la besogne et, dans pas une nuit, font éclore sous leurs doigts légers un véritable monument d'immortelles.

» Les Bandolaises gagnent en moyenne, dans la confection des couronnes, 1 fr. 50 par jour. Au temps de la presse, comme elles disent, c'est-à-dire en août, septembre et octobre, mois qui précèdent la Toussaint, par le travail de nuit, elles arrivent presque à doubler leur salaire. La commande, à cette époque, arrive de toutes parts, les expéditions se succèdent sans trêve. On fait jusqu'à des wagons de cinq mille kilos, soit de couronnes, soit de paquets d'immortelles, qui prennent notamment les directions de l'Autriche, de l'Allemagne, de l'Angleterre. En France, Paris offre le plus grand débouché. On y envoie peu de couronnes cependant, car Paris a ses ateliers de confection et ne demande d'ordinaire que la fleur. »

La cérémonie du mariage.

Il y a trois ou quatre ans, le *Petit Journal* a publié sous ce titre diverses particularités relatives à la cérémonie du mariage. Nous en extrayons les lignes suivantes, qui ne manqueront pas d'intéresser nos lecteurs :

Des cérémonies qui accompagnaient jadis la célébration du mariage, certains usages ont persisté, mais bien peu ; les vieilles traditions se perdent ; dans quelques années presque rien ne survivra du passé. Les joyeux ménétriers qui, dans presque toutes les campagnes, marchaient devant le cortège

nuptial, ne sont plus appelés que très rarement. On les convoque seulement pour le bal du soir.

La présence de musiciens en tête du cortège nuptial était, il y a quelques années encore, presque obligatoire dans la plupart des bourgs et villages. Dans certaines localités, en Franche-Comté par exemple, il y avait toujours deux ou trois musiciens, violons et flûtiste, — un seul joueur de musette c'eût été maigre, — qui précédait les gens de la noce en chantant des airs connus, entre autres un air pour lequel les trois instruments s'accordaient et disaient en parlant des jeunes mariés, l'alto bien fort :

L'un des deux est attrapé.

La basse, avec gravité :

Il le sont tous les deux.

Et la petite flûte, comme une bavarde commère :

Je le savais bien, j'en n'en voulais rien dire.

Je le savais bien, je n'en disais rien.

Les musiciens de profession, les ménétriers, attendent le bal, maintenant ; les musiciens d'occasion, les faiseurs de *charivari*, ont abdiqué aussi presque partout. Les jeunes ménages qui n'offrent pas les gaufres ou tout autre plat national, les veuves qui se remarient, les nouveaux mariés qui n'ont pas fait danser le jour de leurs noces n'ont plus rien à craindre. Sauf en un très petit nombre d'endroits, le *charivari* a été abandonné, de même que la *trottée sur l'âne*, une des plus vieilles coutumes de la Franche-Comté.

Il s'agissait de punir le mari qui avait battu sa femme ; un homme de bonne volonté ou un mannequin habillé figurant le coupable était hissé sur un âne, soutenu à l'aide de fourches et promené dans les rues du village pendant trois dimanches consécutifs. Un écrit au précepte à la population et même expliquait avec commentaires le motif de l'exécution. Ce à quoi tout le monde, suivant le cortège, répondait par des huées. Il n'y a pas trente ans, on *trottait* encore dans les villages de la vallée de l'Ognon des mariés qui avaient battu leurs femmes. On a *trotté* aussi des femmes, solides viragos, qui avaient frappé leur mari.

« C'est en Bretagne que les vieilles traditions se sont le moins perdues. L'habitude de se préparer à la cérémonie par le jeûne est encore assez répandue.

Dans l'église, un pain contenant un pain blanc et une bouteille de vin a été placé au bas de l'autel et bénit dès le commencement de la messe. Rentré à la sacristie, le prêtre coupe deux morceaux de pain et verse du vin dans deux verres. Cette nourriture bénite est la première que prennent les nouveaux époux dans cette journée. Le marié rompt un morceau de pain et en donne la moitié à sa femme. Il choque son verre contre celui du recteur qui boit à la prospérité du jeune ménage. La mariée boit dans le verre où son époux a bu le premier, en signe que tout désormais sera commun entre eux.

On revient alors se mettre à table. L'usage interdit d'acheter les viandes d'une noce chez un boucher. Comme au temps des patriarches, le riche fermier a fait tuer un bœuf et un veau, sans préjudice des volailles et des autres mets. La noce dure tant qu'il y a des vivres.

Vers dix ou onze heures on va se coucher, pour recommencer le lendemain, le surlendemain, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien des victuailles accumulées.

Ils ne sont plus nombreux les estomacs capables de supporter de semblables festins. Il y a encore cependant l'obligation pour les époux de goûter à la *roste*, *rôtie* ou *trempeotte*, espèce de soupe offerte aux époux par les jeunes gens. Le plat est inmanageable. On a eu soin d'y mettre à profusion de l'oignon, du vin ou de l'eau-de-vie, du piment, du pain, de la moutarde, quelquefois des morceaux de boudin, du sel, du poivre, et il faut cependant que les mariés y goûtent.

Cette coutume ne date pas d'hier, car un poème bernois du temps d'Henri IV en fait mention.

Souvent aussi on offre aux mariés quelque chose de mieux ; c'est un affectueux présent. Dans un certain nombre de villages de Loir-et-Cher et d'autres départements, les mariés, à la porte de l'église, trouvent une bannière sous les cordons de laquelle on les fait passer. Puis au repas on leur présente un gâteau et un bouquet de fleurs. Ce gâteau veut dire qu'ils doivent travailler pour se nourrir ; le bouquet signifie que les plaisirs de jeunesse passeront comme

les fleurs. Les mariés doivent eux-mêmes couper le gâteau et cueillir une fleur.

Tous les assistants sont ensuite invités à prendre part à un concours original : il faut casser une bouteille pendue aux branches d'un arbre et un pot plein de dragées. Jeunes gens et jeunes filles ramassent des pierres et les jettent à qui mieux mieux. Cela veut dire, toujours d'après ce qu'assurent les traditions locales, que le jeune homme ne boira plus et que la jeune femme restera à la maison. Vient ensuite le feu de joie allumé avec de vieilles brosses et de vieux manches à balai ramassés dans le village ; ce sont les parents qui disent adieu à leur fille et tous les invités dansent autour une ronde joyeuse. Le marié, porté sur une chaise, est ensuite introduit chez lui ; il doit donner un baiser à la crémaillère. Ceux qui le portent chantent :

Te voilà sur la sellette,
Dis-moi, mon ami,
Ta fortune sera bientôt faite
Si tu ne bois qu'à demi.

Dans un grand nombre de localités du Berry, une jeune fille qui se marie ne doit pas sortir le matin de son mariage. Une fois qu'elle est habillée, elle ne doit plus se regarder dans la glace. Il lui est défendu de se contempler dans sa blanche toilette. Et surtout que les mariés ne mangent pas avant la cérémonie sous peine d'avoir des enfants idiots !

Lorsque le cortège revient de l'église, la mariée doit prendre à terre un manche à balai qui a été placé exprès sur sa route. Malheur à elle si elle passe sans le ramasser, elle ne gagnera, paraît-il, jamais sa vie !

En Franche-Comté on dresse aussi une table à la porte de l'église, mais seulement dans certains cas, par exemple quand un étranger au village vient y prendre femme et s'y installer. Le marié est invité à goûter les mets, pain, noix et fruits, c'est une façon de lui souhaiter la bienvenue.

Si, au contraire, la mariée doit quitter le pays, aller résider ailleurs, on dresse des barricades dans les rues sur le passage de la noce. On tire des coups de fusil ; on fait partir des boîtes ; on agite des bâtonnets ; les jeunes époux ne voient disparaître les barrières qu'en payant un impôt.

Il faut aussi se soumettre à une dîme au profit de la cuisinière, s'il y en a une dans la maison. Elle offre un œuf au marié. Celui-ci lui remet en échange « un œuf de cinq livres », une pièce de cinq francs, puis il se recule et jette l'œuf de façon à le faire passer par dessus la maison. S'il y réussit, si l'œuf ne touche pas le toit, le mari sera le maître dans le ménage, mais s'il échoue, ce sera sa femme qui portera les culottes. Pour se montrer galants, les aimables Comtois très souvent ne font pas passer l'œuf, c'est alors une grande joie parmi les jeunes filles de la noce et la mariée embrasse gentiment son époux.

En 1875, et à l'occasion de la fête de Morat, fixée à l'année suivante, notre regretté collaborateur C.-C. Dénéréaz, publia dans le *Conteur vaudois* l'article patois qu'on va lire, et auquel la représentation dramatique de *Charles-le-Téméraire*, à Grandson, donne un vrai regain d'actualité.

En reproduisant cet amusant article, nous ferons sans doute plaisir aux nombreux amis de M. Dénéréaz, tout en divertissant agréablement nos lecteurs.

La bataille de Grandson et clia à Morat.

Dein lo villho teimps, lè Borgognons étiont lè z'amis dài Suisse, mémameint que sè recriavont bounadrâi. Maquignenavont adé einseimblion dein lè fairès sein jamé s'eindieusà et viquecont coumeint se l'aviont étâ dâo mémô canton. Cein alla bin tanquiè ào teimps iò la fenna ào due dâi Borgognons bouébâ. L'eut on eïnfant que l'ai desiront Charles et que fut on crouïo soudzett. Ni son père, ni sa mère, ni lo régent ne puront ein férè façon. Dein la jeunesse, ne lo poivont pas souffri, kâ se iavâi onna danse, on étai su que l'eïnmourdzivè dâi tsecagnès ; et ào cabaret, la demeindre né, l'étai bataillâ qu'on tonnerre et ne lâi tsaillesâi pas avoué quiet tapâ ; onna botolhe, onna piauta dè tabouret, tot l'ai étai bon. Nion n'ou-

sâvè lâi cresenâ et l'aviont batis lo *Téméraire*, po cein que sè branquâvè contré quou que sâi.

Quand son père fut moo, cé pertubateu fut duc assebin et n'eut pas mé d'écheint po tot cein. Tsertsivè dâi niésès à tot lo mondo. On dzo que dou z'ovrâi cherpentiens dè pè Maracon revengniot dè férè lâo tor dè France, passiront pè la Borgogne, et coumeint dâi bons Vaudois, tsantâvont su la route, po passâ lo temps :

Ne sein dâi lurons dâo melion dâo diablio
Ne sein dâi lurons que ne craigneint nion.

Lo téméraire que lè recontra, crut que l'étai por li que tsantâvont cein et sè sarai bo et bin eimpougni se n'avâi pas étâ à tsévau. L'âo dit :

— Dè iò étés-vo ?

Lè dou gaillâ, que lo pregnont po on gabelou, repondiront :

— Dè Maracon.

Adon lâo fe lo poeint ein deseint :

— Vo z'âi dâo bounheu que né séyo pas à pi, mà se passo per lé, vo pâodè comptâ d'avâi voutre n'affrè, et on vaira bin se vo n'âi nion à creindrâ. Et s'ein alla ào galop vai on certain Haganbache, qu'etâi garde-frontière, po lâi derè que faillessâi eimbétâ fermo ti lè Suisse que passâront. Cé coo que ne vaillessâi pas pîpetta non plie, etâi bin ézo dè cein et l'obéi tot lo drâi ; ye menâvè âo pousto ti clliâo que passâvont et ne lè laissivè parti què quand l'ai aviont bailli n'a pice dé dix crutz.

Ma fai lè Suisse que cé commerce eimbétâvè, eïnvouyiront dou bataillons po cein férè botsi, et clliâo sordâ firont bombance ài frais dâi Borgognons que dèveçont fourni tot cein qu'on lâo démandâvè, et ne volliâvont què lo melliâo : rein què dè l'Yvorne, et ti lè dzo dâo sucro dein lo cafè. Lo duc, rodzo dè colère, part avoué s'n'armée ein deseint : « C'est clliâo chameaux de Maraconi que sont causa dè tot cein. Atteinde-vo vâi ! Nom dè nom ! » Ein passeint à Grandson, on l'ai dit que l'ai avoué onna demi-compagni dè mouscatéro ào tsaté, et lo bombardâ dix dzo, après quiet cria ài Suisse : « Serre ! vu vo deré oquîè. » Et lâo dese : « Aovri lo tsaté, et vo laisséi alla sein onna grafounire ; c'est onna foléra dè mé vo rebiftâ. N'ein éterti presque ti voutrè camerâdo, n'ein fâ la pâ et lè z'autre sè sont reveri ; veni bâirè on verro dè rodzo ! » Lè pourro mouscatéro lo cruront, mà pas petout furontr qu'on lâo mette ài onna corda ào cou avoué onna grossa pierra à l'autre bet et piaf ! dein lo lâ, coumeint dâi tsats. Mâ dein cé mémô momeint on où onna chetta d'einfai. Lo duc virè la tête et vâi su on grand cret tota l'armée dâi Suisse avoué lè cornârè dè Chevitse et d'Ontreva que fasont on brelan terriblio. Clliâo d'Ouri, à cein qu'on dit, aviont dâi mâcllio que sè mettiront à brouilli quand viront lè vestès rodzès dâi Borgognons.

— Qu'est-te cosse ? démdanda lo Charles.

— C'est lè Suisse, qu'on lâi dit, avoué clliâo dè Maracon, d'Ecoteaux, dè Servion et dè tot lo district.

Adon coumeinça à avai mau ào veintro et dit : « No faut no ramassâ dè perquie ào pîlie vito. » Et sè sauva coumeint on tsin fouattâ ein laisseint sa malla iò iavâi s'n'ardzeint et on moué dè cordès que l'avâi amenâ po peindrâ lè Suisse, et qu'ont servi à ganguelhi ti lè Borgognons qu'on a pu accrotsi.

Quand lo duc rareva tsi leu, lè fennès recaf-favont de cein que l'avâi reçu onna boulârâ, li que fasâi tant lo vergalant et ye fe coumandâ pè lè piquiettes po reparti. Duront sè réuni soixanta mille su la pliace dâo Tunet, à Lozena (kâ clliâo bougrou dè Lozena étiont d'accoo avoué li.) Quand l'euront fâ l'appet, sè mettront su quattro reings et ye partont contré Morat, iò iavâi onna compagni dè carabiniers, que l'étai monsou Boubanbergue, lo Adrien qu'etâi lo capitaino, et lo duc coumandâ li-même lo fù ài z'artilleurs dè parc po bombardâ coumeint à